

Elle n'est pas la seule car pour équilibrer ce tableau de l'imaginaire antillais des années 50, Confiant campe le personnage symétrique d'Amélie Losfeld, la fille de la tenancière de l'Océanic-Hôtel, *mulâtresse flamboyante aux cheveux amarrés en queue de cheval jusqu'à la naissance de la croupière*, fille, dit-on, d'un gendarme blanc ou du père Stegel ou du béké Chénier de Surville ou... et qui ne rêve à son tour que d'épouser un Blanc-France.

Aliénation nègre ou aliénation mulâtre, c'est toujours aliénation. Confiant s'inscrit idéologiquement dans le sillage de Frantz Fanon, analysant dès 1954 dans *Peau noire, masques blancs* l'aliénation de la femme antillaise en la personne de Mayotte Capécia et prenant très vite ses distances par rapport à la négritude d'Aimé Césaire et ses positions départementalistes.

Ainsi, sous couvert d'un aimable roman policier au titre sentimental, porté par cette écriture pimentée d'expressions venues de l'histoire linguistique antillaise, française et créole, Raphaël Confiant poursuit son combat contre la francisation et pour la créolisation entrepris depuis ses premiers poèmes en langue créole *Jou Baré*, publiés en 1977.

Autre témoignage de ce travail de longue haleine, le tome 1 de son *Dictionnaire des néologismes créoles* vient de paraître aux éditions Ibis rouge, précédé d'une intéressante préface intitulée "Construire le créole écrit...". Confiant y défend la nécessité de faire violence au créole de tous les jours pour "forger une langue littéraire et, plus largement, une langue écrite qui pourra assumer la quotidienneté scripturale de la communauté." (p. 16).

■ Daniel DELAS

MAURICE

■ DEVI ANANDA, *MOI, L'INTERDITE*, RÉCIT, PARIS, DAPPER, 2000, 125 P.

"Même si on ne naît pas avec une difformité physique, on finit toujours par être vue comme une chose atrophiée et voilée", affirme la protagoniste de *Moi, l'interdite*, mettant ainsi l'accent sur la malédiction qui pèse sur toutes les femmes et qui hante les romans de l'écrivaine mauricienne Ananda Devi. Pour l'interdite, venue au monde avec une "difformité physique", un bec-de-lièvre considéré dans sa société comme une malédiction, le rejet est porté à son comble, ses parents regrettant même de ne l'avoir pas tuée à sa naissance.

L'histoire de la Mouna (on ne connaîtra d'elle que ce surnom donné par son frère et qui signifie la guenon) est alors une suite de malheurs. Elle se résume dans "le pleur de (sa) grand-mère", sa grand-mère grenier, comme elle l'appelle, puisque l'aïeule paralysée est elle aussi reléguée dans un espace clos, "(son) abandon dans le four à chaux" où l'enferment ses parents et où "(une) colonie de parasites" lui rongent les orteils, "et enfin (sa) fuite avec le chien".